

« Nos indifférences en jeu »

Meraki#5

Existe-t-il une différence entre observer le mal et le produire ? Zygmunt Bauman, dans son livre *La société assiégée* (2005), cherche à répondre à la question en mobilisant la notion de responsabilité : celle de ceux qui causent de la souffrance aux autres, mais aussi celle des « spectateurs » qui assistent, sans agir. Bauman indique que même le manque d'action est une faute morale : détourner le regard et continuer sur son chemin comme si de rien n'était produit une conséquence sur la société.

Pour la philosophe Alessandra Campo, le XXe a été le siècle de l'Être et de l'Autre, celui du Temps et de la Relation. À l'inverse, notre époque est celle d'un paradoxal retour à l'Un. Il semble parfois que l'époque soit peuplée d'individus peinant à penser les liens entre eux ; derrière le masque de l'altruisme se cache l'aveuglement face au sort d'autrui. Ce retour à une malheureuse unité platonicienne prend aujourd'hui la forme d'un paradigme anti-XXe siècle. Cet « Un sans l'Autre » incarne, dans sa posture solitaire et narcissique, certaines revendications antihumanistes qui caractérisent le débat contemporain tant sur le plan politique que social, en touchant la sphère économique et juridique. Le pouvoir de l'Un s'étend au-delà du seul individu et opère de manière macroscopique. Les excès – voire les dérives – de certains dirigeants charismatiques montrent des attitudes vouées à la seule poursuite de leur délitement individuel, en mettant l'accent sur une soif de conquête entremêlée à construction de leur mythe personnel incarné dans un imaginaire omnipotent, non-dialogique, solipsiste.

Cependant, le temps de l'Un est aussi celui du triomphe d'une solitude qui exclut la relation. Les nouvelles technologies, l'usage généralisé de l'IA, l'incapacité à traduire notre prétendu engagement théorique en actions pratiques qui reviennent concrètement habiter les places, les institutions, les lieux de rencontre et d'échange, nous conduisent à nous enfermer de plus en plus dans des monades incapables de communiquer. Le risque est alors que le présent n'apparaisse plus comme le lieu de présence et de rencontres possibles. Nous observons ainsi l'émergence d'une nouvelle masse certes compacte, mais sourde, imperméable, insensible : la masse des indifférents de notre temps, spectateurs insouciants qui observent le mal, ils en sont témoins et pourtant ils se sentent innocents. Faute de moyens ? Paresse ? Incapacité d'engagement ? Cette même indifférence, caractéristique de l'individu postmoderne, soulève néanmoins une question brûlante tissant un lien avec notre passé récent et jetant une lumière sinistre sur notre contemporanéité. Hannah Arendt, dans *Les origines du totalitarisme* (1951), réfléchissant sur la masse des adeptes des sociétés totalitaires, explique comment ce n'est pas l'idéologie, mais plutôt un mélange de « cynisme, d'indifférence et d'adaptation à l'impuissance » qui conduit à la montée des dictatures, à la fin des démocraties.

Nous invitons les compagnies universitaires à réfléchir à la question de l'indifférence à travers le prisme poétique, artistique, littéraire et méthodologique du théâtre. Que signifie que l'Un est sans l'Autre ? Quelles sont les formes d'aveuglement volontaire ? Comment se structure la notion de responsabilité personnelle et collective face aux abus d'hier et d'aujourd'hui ? Comment les spectateurs du mal, ceux qui voient sans agir, convaincus d'éviter leur propre implication, se distinguent-ils sur nos scènes passées ou contemporaines ? Comment les dispositifs scéniques et littéraires peuvent s'emparer de la question de l'indifférence, l'illustrer, jouer avec, la contrer, la détourner ?

Et Nous ?

Tous indifférents ?

Ilaria Moretti

Directrice artistique du Festival Meraki